

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[11. Stafford House, Lundi 17 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

11. Stafford House, Lundi 17 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

10 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Benckendorff](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est associé à :

[9. Stafford House, Lundi 17 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

[Londres, Lundi 17 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est associé à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-18

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe recommence tristement un nouveau n° que sont devenus les autres ? Que deviennent vos lettres ? [...] Hier et aujourd’hui j’ai lu les livres que j’avais en voyage. Cette lecture m’exalte et me fait du mal. Ah ! Qu’elles valaient mieux que moi ! Que je voudrais leur ressembler !

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n° 28/37-41

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 47-48-49, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/145-158

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

10. Stafford house mardi 18 juillet midi

Je recommence tristement un nouveau N°. Que sont devenues les autres ? Que deviennent vos lettres ? Que devenez-vous ? Je ne puis plus penser à autre chose. Je ne sais que vous dire, mon cœur est si angoissé. J’écris à "you are safe" pour la conjurer d’apprendre de vos nouvelles & de me les dire. J’ai envoyé par courrier une lettre à l’adresse convenue, & je me suis assurée qu’elle sera postée, & non remise à la petite poste. Je viens d’écrire au porteur de votre N°2 pour le prier de passer chez moi & voir s’il y a moyen de se rendre utile. Enfin je me creuse le cerveau pour y trouver des réponses. Je veux savoir que vous vivez que vous vous portez bien. Je dévore les journaux, je tremble que votre nom ne se présente avec quelque accident. Je défie qu’il y ait au monde aujourd’hui une personne plus agitée plus inquiète que moi. Vous voyez ce bon effet que cela doit faire sur moi. Aussi suis-je bien changée & il m’est impossible de vous promettre des bras. Au contraire, je puis vous assurer qu’il ne m’en restera plus.

Mercredi 19 9h. J’ai passé la nuit la plus affreuse. Monsieur mon faible corps ne résistera pas longtemps aux angoisses que j’endure. Ma raison ne me présente rien qui puisse les calmer, et cette image qui devait tout adoucir est devenu aujourd’hui la cause de toutes mes souffrances. Il me fallait donc ce malheur de plus ! Apprenez-moi, Monsieur, à me résigner aux volontés de Dieu. Hélas vous ne m’apprenez plus rien. Je suis abandonnée, et le comble des maux pour moi devait être d’avoir entrevu, senti le bonheur joui d’une jouissance inconnue, divine, & de me voir tout arraché comme une illusion. J’ai donc rêvé. Ah ma pauvre tête, je sens qu’elle n’y est plus.

Midi. Cet horrible moment de la poste s’est passé comme ils se sont tous passés depuis dix jours. Point de lettres ! Grand Dieu qu’est ce qui s’est donc passé entre

nous. La mort, l'enfer, quoi ? Dois-je douter de vous ? Ah cela m'est impossible. Dites le moi vous-même Je ne croirai que comme cela.

Je fus chez la Reine hier, je la vis seule pendant une demi-heure. Lord Palmerston m'a demandé un entretien. Je l'ai reçu seul aussi. Ce fût long & intéressant. Une grande heure avec le comte Orloff. Tout cela Monsieur occuperait bien des pages. Mais je n'ai pas ma tête. Je n' ai qu'une pensée, il n'y a plus place pour autre chose. Mon entrevue avec Orloff y a rapport cependant, & c'est elle seule qui m'a laissé quelque sommeil. J'avais raison de me promettre quelque chose d'un homme d'esprit. Il en a et de l'indépendance. Il m'a parfaitement comprise, et je ferai comme je veux. Vous savez ce que je veux. Je le veux plus que jamais. Le voulez-vous ? Quel horrible doute.

Mon mari débarque aujourd'hui en Europe, il va d'abord aux eaux en Bohème. Il veut me voir. Monsieur, cela m'est impossible.

Jeudi le 20. J'ai la respiration suspendue. Voici onze heures, l'heure de la poste, le moindre. bruit me fait tressaillir. Je joins les mains, je prie Dieu "qu'il vive, qu'il m'aime que je le revoie." Je ne trouve plus que cela à demander au Ciel. Toute autre pensée est bannie de mon sommeil. Ah non, il y en a d'autres. Il y a tous ces tombeaux Monsieur je suis prête à perdre la raison. Une lettre un mot, pourraient m'aider à la retrouver. Mais ce mot n'arrive pas, il n'arrivera jamais. Je vis hier le porteur du N°2. Je l'ai supplié d'écrire pour demander directement des nouvelles. Je me suis parfaitement compromise, & je me suis sentie parfaitement contente.

Aujourd'hui. j'écris à Mad. de Meulan pour la conjurer de me donner de vos nouvelles. Je veux savoir que vous vivez. Il me semble que pour le moment c'est tout ce qu'il me faut. Mais Monsieur moi je ne vivrai pas longtemps. Toutes les personnes qui m'entourent sont effrayées de mon changement ? Le facteur est venu. Pas de lettres. Mes larmes, mes prières, tout est inutile. Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il ne punisse si cruellement.

Monsieur tout est confusion dans ma tête Je vous prends, je vous laisse, j'ai une fièvre ardente. J'oublie tout, je pense à tout. L'air de Londres m'étouffe. J'entends une voix chérie, j'entends de douces de divines paroles ! Ah je devais mourir en revenant de Chateney. Je serais morte heureuse. Aujourd'hui mourir dans le désespoir ! Hier et aujourd'hui j'ai lu les livres que j'avais en voyage. Cette lecture m'exalte & me fait du mal. Ah, qu'elles valaient mieux que moi ! Que je voudrais leur ressembler.

2 heures. J'ai été m'asseoir ou plutôt me coucher ! Dans le jardin, l'air ne m'aide pas à respirer. Il est frais cependant, tout le monde me le dit. J'ai pensé, repensé, examiné toutes les possibilités. Nos lettres sont interceptées, cela me semble hors de doute. Les journaux annoncent votre arrivée à Lisieux. Le 14 vous vous portiez bien, et je me suis un peu soulagée, mais que faire pour notre correspondance ?

J'adresse ceci à M. Aston secrétaire de l'ambassade d'Angleterre. Je le prie d'envoyer ma lettre à l'adresse convenue par un de mes gens. Je demanderai à cette adresse de Vous faire passer ceci par une vois sûre, à votre tour faites porter votre réponse à l'ambassade d'Angleterre à M. Aston que je préviendrai, & il m'adressera votre lettre pas courrier, la même voie qui vous porte ceci. Les Granville quittent Paris sans cela c'est eux qui auraient été les intermédiaires pourvu que vous prenez bien vos précautions de votre côté il me paraît que ce moyen est infaillible.

Si vous ne le jugez pas tel je ne vois plus d'autres réponses que de n'envoyer quelqu'un de sûr. Un courrier ad hoc lequel viendrait me trouver à Broadstairs,

c'est un lieu de bain de mer située un peu au nord de Douvres, près de Ransgate et Margate. L'homme ferait adresser à Lady Cowper qui s'y trouve. The Dawage's countess Cowper.

Il va sans dire Monsieur que c'est moi qui aurai à lui remettre les frais de l'allée & de la venue. Trouvez seulement un homme sûr et intelligent. Je me charge de lui faire aimer les voyages. Maintenant j'ai épuisé je crois toutes les inventions.

Vendredi. Le 21. Prenez pitié de moi, Monsieur que Dieu prenne pitié de moi. Je sens prête à perdre la raison. Comment supporter longtemps l'état affreux où je me trouve ! On me regarde avec étonnement. Je suis méconnaissable mes idées sont confuses. Il me semble que je n'ai pas connu de véritables malheurs. avant celui-ci et j'ignore la nature de ce malheur. Ai-je à amuser le Ciel ou les hommes ? Êtes-vous malade ? Mais comme il faudrait que vous le fussiez pour ne pas m'écrire un mot ! & dans ce cas assurément les journaux m'en instruiraient. Comment en supposant que mes lettres sont interceptées comme les vôtres n'avez vous pas trouvé un moyen quelconque de me faire parvenir un mot ? Je me perds dans toutes ces hypothèses & je ne puis pas en aborder une troisième. Vous ne pouvez pas m'avoir abandonnée ! Je vous l'ai demandé un jour, venez-vous du Ciel ou de l'enfer. Il y a quelque chose de surnaturel dans la puissance que vous exercez sur moi, vous l'avez établie, mon âme s'est vouée à vous. Dois-je y trouver mon salut ou ma perdition ? Pour le moment il n'y a que mort ou désespoir dans mon cœur. Secourez-moi, prenez pitié de moi. Je n'ai rien à vous dire, je ne trouve rien

J'ai subi hier une fête magnifique que donnaient mes hôtes. Comprenez-vous rien de plus horrible dans l'état de mon âme. Mon cœur était gonflé de larmes, ma vue en était troublée quelquefois. & quand elle s'éclaircissait, je cherchais parmi tous ces yeux, deux yeux. Je les évoquais, il m'a semblé un moment les rencontrer c'était un moment de frénésie. C'est alors que j'ai cru que je devenais folle. J'ai saisi le bras de quelqu'un je ne sais qui, je ne voyais rien. Il m'a dit très doucement : " vous vous trouvez mal." Je ne me suis pas trouvé mal. On a dit autour de moi que l'odeur des oranges était trop forte.

Monsieur j'ai un souvenir horrible de cette fête, l'une des plus belles que j'aie jamais vues. Je rêvais le cottage, le bonheur, & je ne trouvais pas, même une pauvre feuille de papier ! Monsieur si cette lettre tombe entre vos mains, ne serez-vous pas effrayer de la vivacité de la violence de ma douleur. Me pardonnerez-vous de tant savoir aimer ? Je ne savais pas moi-même, Monsieur, que cela ne fut possible, & je ne le sais aujourd'hui que pour souffrir.

C'est cependant à Lady Granville que j'adresse ceci. Je lui recommande toutes les précautions possibles pour faire tenir ma lettre à la première de nos adresses, & dans le mot que j'adresse à cette adresse, je le prie de ne vous envoyer ma lettre que par une occasion très sûre en lui annonçant que vous lui en saurez gré. Monsieur tout bien pesé il me semble que M. Aston est l'intermédiaire le plus sûr possible. Faites porter vos lettres chez lui si jamais vous m'écrivez encore. Quelle horreur que ce doute ! Lui me les fera tenir par courrier Anglais.

M. Aston premier secrétaire de l'Ambassade de d'Angleterre,

à l'hôtel de l'ambassade

39 rue du Faubourg St Honoré.

Monsieur, vous souvenez-vous de la menace que je vous ai faite un jour. Vous souvenez-vous de ce que je voulais faire si je recevais jamais une lettre aussi douce aussi enivrante que vos paroles. Y êtes-vous ? Eh bien, savez-vous que cet horrible silence peut avoir les mêmes conséquences s'il se prolonge encore. N'y comptez

pas Cependant écrivez, écrivez au nom de Dieu écrivez-moi. Ah comment ma voix ne parvient-elle pas jusqu'à vous. Quelle force dans nos âmes & quelle impuissance que nous sommes grands, & que nous sommes misérables !
God bless & protect you dearest, ever dearest.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 11. Stafford House, Lundi 17 juillet 1837,
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-07-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 27/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/887>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur47-48-49

Date précise de la lettreMardi 18 juillet 1837

Heuremidi

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
